Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

23 | 2016

Varia

Jérusalem Cœur du monde

Claude Aziza

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5676>

DOI : 10.4000/anabases.5676

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2016

Pagination : 290-296

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Claude Aziza, « Jérusalem Cœur du monde », *Anabases* [En ligne], 23 | 2016, mis en ligne le 02 mai 2019, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5676> ; DOI : 10.4000/anabases.5676

Ce document a été généré automatiquement le 21 octobre 2019.

© Anabases

Jérusalem Cœur du monde

Claude Aziza

Ce texte devait être à l'origine une conférence pour la 26^e édition du Festival international du film d'histoire de Pessac, du 16 au 23 novembre 2015. Le festival, dont le thème était « Un si proche Orient », a été reporté en raison des attentats du 13 novembre. Il aura finalement lieu du 31 mars au 3 avril 2016.

Un lieu universel

- 1 En 1452 Giovanni Leardo, géographe et cosmographe vénitien, dessine, sur parchemin, la carte du monde. On la trouve au sein de la Bibliothèque de l'*American Geographical Society*. Au centre, il y met Jérusalem. Une façon, comme pour beaucoup de ses confrères, d'exprimer naïvement sa foi. Jérusalem, dix-sept fois détruite, n'a jamais cessé d'exister. Abandonnée par la grâce divine, si l'on peut ainsi interpréter la mosaïque du V^e siècle de la basilique Sainte-Marie-Majeure à Rome, brillant encore de ses feux, un siècle plus tard, sur les ruines de l'église byzantine de Médeva, bien en vue sur la table de Peutinger, reproduction, au XII^e siècle, d'un original de la fin du IV^e siècle. La Cité figure au milieu de la carte anonyme du monde, datée sans doute de la fin du XI^e siècle, qu'on peut voir au *British Museum* : on y donne à la Terre sainte des proportions inexactement majestueuses.
- 2 Car Jérusalem est une ville où l'on va. Opiniâtement, sans cesse ni relâche. Bravant guerres et dangers, interdictions et malédictions, chantages et menaces. Et si les temps sont trop durs, on se contentera – la mort dans l'âme – de se tourner vers elle pour prier. Elle fut là, sans doute, longtemps, cette nostalgie d'exilés, qui sur les rives de l'Euphrate, qui au bord du Tibre, qui dans les ghettos vénitiens ou les enclaves papales. Les plus religieux trouvèrent même dans les ruines de la Cité et de son Temple de bonnes raisons d'espérer. On lit, dans le Talmud, mille anecdotes qui du malheur faisaient naître le bonheur à venir. Rabbi Akiba, un sage parmi les sages, n'avait-il pas souri de contentement en voyant sur l'emplacement même du Saint des saints un renard en maraude ? Devant les questions de ses compagnons en pleurs, il expliqua que si la menace divine de détruire le sanctuaire s'était si bien réalisée qu'il n'en restait

plus rien, la promesse de le reconstruire plus beau qu'avant ne pouvait manquer de s'accomplir...

- 3 Cette foi absolue en la parole divine, on la trouve déjà, avant même que n'existe Jérusalem, dans la marche d'Abraham, pendant trois jours, pour atteindre le lieu du sacrifice que lui désignera le Très-Haut. C'est sur le site primitif de « la Cité de la Paix », s'il faut en croire une étymologie possible, qu'il rencontrera ensuite le mythique Melchisédech, « le Roi de Justice », souverain de Salem.
- 4 Paix et Justice : de toute éternité ces deux mots sont associés à Jérusalem. Josué vainc « le Seigneur de Justice », Adoni-Sédecq, roi de Jérusalem, et Isaïe promet que, l'impiété chassée, on appellera de nouveau Jérusalem « la Ville de la Justice, la cité fidèle ».
- 5 Le site de Jérusalem a été sans doute occupé depuis plus de trois mille ans. Il est tenu, au début du deuxième millénaire, par les Jébuséens, dont la présence est attestée par des documents plus anciens que la Bible, des tessons égyptiens du XIX^e siècle av. J.-C., soit la date de la migration d'Abraham. La cité y est nommée Ourasalm, forme primitive de son nom actuel passé par l'hébreu Yerouchalaïm, le grec, puis le latin, Hierosolyma. On retrouve le mot Salem/Salim – nom divin amorite – associé à une racine à l'identification complexe. On peut donc comprendre le nom de la ville de deux façons : une appellation invocatoire : « Que Salim y pourvoie ! » ou une désignation mythique : « Salim a fondé (cette ville) ». Certains, enfin, proposent de voir en Salem/Salim un nom commun, ce qui donnerait : « Fondation (= ville) de la Paix. »
- 6 Étonnante destinée que n'explique guère le choix de ce site élevé, qui se dresse, à sept cents mètres d'altitude, sur la ligne de partage des eaux, au milieu des collines et des vallons. Le cœur même primitif, le mont Moriah, la montagne du Temple, est flanqué de ravins encaissés qui font dire au Psalmiste : « Jérusalem est entourée de montagnes, et son peuple est entouré par l'Éternel, maintenant et à jamais » (125, 2). Le lieu est comme un refuge à la porte du désert de Judée. Certes l'eau y est rare, mais assez abondante pour que flore (dix-huit plantes diverses dans les interstices du « mur des Lamentations » !) et faune puissent y vivre (n'a-t-on pas trouvé des traces de dinosaures dans une banlieue de Jérusalem ?). Des pins, des chênes, mais aussi du blé et des agrumes, fruits d'une lutte quotidienne pour faire fructifier une terre que le peuple juif revendique comme reçue en héritage du Très-Haut.
- 7 Mais il aura fallu un millier d'années, de David à Titus, pour faire de Jérusalem ce lieu universel que se disputent peuples et religions. Certes, du temps des Rois et des Prophètes, la ville, par le biais du Temple, a fonction d'être un lieu de concorde. Elle sera surtout au cours des siècles, après sa conquête par David, en 1000, la capitale d'une monarchie, d'abord unique, ensuite divisée, sur le modèle des États orientaux, puis hellénistiques. Devant les ravages de l'idolâtrie, les querelles de palais, le schisme des Dix Tribus, les Prophètes maintiennent vivante la notion d'une Jérusalem pure lorsqu'elle sera purifiée. Ils savent tous, d'Isaïe à Jérémie, en passant par Zacharie, que la politique ne fait pas bon ménage avec la sainteté mais tous, avec une obstination têtue, décrivent Jérusalem comme la consolation des siècles à venir. Quand, à l'âge de fer aura, en inversant un cycle que chanteront les poètes antiques païens, succédé l'âge d'or. « Et il se fera qu'à la fin des temps, la montagne de la maison de l'Éternel se dressera au sommet des montagnes [...] et se mettront en marche de nombreux peuples qui diront : Allons, montons sur la montagne de l'Éternel, à la Maison du Dieu de Jacob. [...] Aucune nation ne brandira l'épée contre une autre et l'on n'apprendra plus à faire

la guerre », s'écrira le premier (2, 2-4). Et en écho, Jérémie : « En ce temps-là, on appellera Jérusalem le trône de l'Éternel et toutes les nations s'y concentreront en l'honneur de l'Éternel » (3, 17). Enfin, Zacharie : « Jérusalem sera érigée en ville ouverte, tant elle contiendra d'hommes et de bêtes » (2, 8). C'est déjà, un millénaire auparavant, la description de la Jérusalem céleste que chantera Jean, avant que les Pères de l'Église et toute la chrétienté ne lui fassent chorus.

- 8 Et, durant des siècles, la foi affrontera le pouvoir politique, ses errements, ses déviations, qui toucheront jusqu'aux plus grands : Salomon lui-même ne tombera-t-il pas dans l'idolâtrie ? Il faudra trouver dans les aléas de la politique régionale, voire internationale, des signes, des avertissements, des mises en garde. Un roi pieux comme Ézéchias affronte-t-il avec succès, au VIII^e siècle, les Assyriens, on y voit comme un répit divin. Le pouvoir est-il en des mains indignes que l'envahisseur babylonien se fait, croit-on, le fléau de Dieu, celui par qui l'exil doit arriver, avant la nécessaire purification.
- 9 Le Temple de Salomon détruit précède de peu, somme toute, la chute de Babylone. Un nouvel astre se lève-t-il dans le monde oriental, le Perse Cyrus, qu'on y voit un nouveau Sauveur, celui par qui le Temple sera reconstruit. Les siècles futurs s'en souviendront : les chrétiens, transformant Cyrus (*Kuros* en grec) en Seigneur (*Kurios*) ; l'empereur Julien, dit l'Apostat, aussi, lorsqu'il propose, nouveau Cyrus, au IV^e siècle de notre ère, de rebâtir le Temple de Jérusalem.
- 10 Mais entre Salomon et Julien, que de prises de la cité. Nabuchodonosor le Babylonien l'assiège en 598, la détruit en 586. Alexandre le Macédonien la prend en 332. Antiochus le Séleucide s'en empare en 170 et Judas Macchabée la reprend en 164. Le Romain Pompée en devient le maître un jour de sabbat de 63. En 37 Hérode, un Iduméen converti au judaïsme, la prend et en fait sa capitale.
- 11 En fait Jérusalem ne deviendra dans la conscience universelle vraiment Jérusalem que lorsqu'elle sera détruite en 70, par Titus, puis en 135, par Hadrien. Comme si la Cité avait besoin de l'épreuve du feu, pour resurgir, tel un phénix, du néant. Mille ans ont montré que l'utopie ne fait pas bon ménage avec la politique et que la nostalgie des origines est encore le meilleur moyen pour tremper la foi. Étonnant paradoxe qui fait du chagrin une muraille protectrice contre l'oubli.

Tous les chemins vont à Jérusalem

- 12 Une fable complaisamment répandue par les Pères de l'Église fait de la chute de Jérusalem et de la ruine du Temple le juste châtement de ceux qui n'ont pas cru en Jésus. En oubliant que les Prophètes avaient déjà, bien avant la naissance de Jésus, mis en garde le peuple juif contre la tentation de l'impiété. De cette fable naquit un mythe qui aura – avec les tragiques conséquences que l'on sait – la vie dure : celui de la diaspora juive après 70. C'est oublier, là aussi, que cette diaspora existait depuis le temps de Salomon et qu'il a été toujours dans le destin du peuple juif de résider aussi parmi les nations, avant de regagner définitivement la terre d'Israël.
- 13 Cette terre, désormais interdite, avec des nuances d'ailleurs, va devenir pour les Juifs un lieu de pèlerinage qui leur fera braver tous les dangers. Mais, entre-temps, l'empire, chrétien désormais, aura, lui aussi, mais dans d'autres conditions, lancé sur les routes des pèlerins poussés par le désir de prier dans les lieux même où mourut Jésus.

- 14 Un voyageur part de Bordeaux en 333. On ne le connaît que sous l'appellation de « L'Anonyme de Bordeaux ». Il parcourt le pays, il voit les premières transformations décidées par l'empereur Constantin et sa mère Hélène. Il présente Jérusalem comme le cœur du monde. Cet itinéraire en forme d'une liste de villes, est une sorte de guide touristique. Mais le ton change dès l'arrivée en Palestine, il se fait plus religieux : « Il y a deux grandes piscines du côté du temple [...] qui furent construites par Salomon. [...] Il y a aussi l'angle d'une tour extrêmement haute où notre Seigneur est monté. [...] À l'intérieur des murs de Sion, on voit l'endroit où était le palais de David. Des sept synagogues qui étaient là autrefois il n'en reste qu'une seule. [...] À quatre milles de Jérusalem [...] se trouve la tombe où Jacob repose avec son épouse Rachel. Deux milles plus loin, à gauche, se trouve Bethléem où le Seigneur Jésus Christ est né. » Il n'est mention qu'une seule fois des Juifs de Jérusalem : ils pratiquent leur deuil sur le site du Temple détruit, non loin de deux statues d'Hadrien, se lamentent, gémissent et déchirent leurs vêtements en signe de deuil. Comme il n'y a plus de colonie juive dans la ville depuis l'interdiction d'Hadrien, on peut penser qu'il s'agit de Juifs de Palestine ou d'ailleurs qui viennent pour le jour de deuil du 9 ab, anniversaire de la destruction du Temple.
- 15 Un demi-siècle plus tard une grande dame des Pyrénées, Ethérie (ou Égérie) séjourne durant trois ans dans la cité. Elle s'émerveille devant la foule des pèlerins au point qu'un voyageur originaire de Plaisance, « l'Anonyme de Plaisance », mentionnera des hospices pour les accueillir.
- 16 On ne cesse donc de partir pour la Terre Sainte. Arculf, un évêque gaulois, la visite en 670. Le *De locis sanctis* (*Des lieux saints*) qu'il en rapporta obtint un succès durable, on s'en arracha les copies. Deux siècles plus tard, c'est Willibald, évêque en Franconie, qui lui succède. Ses récits, l'*Itinéraire* et le *Hodoeporicon*, visent à satisfaire la curiosité des auditeurs.
- 17 Et la ville continue de changer de maître en fil des ans. En 614, les Perses de Chosroès II l'envahissent ; 14 ans plus tard, en 628, les Byzantins d'Héraclius la reprennent. Mais Juifs et chrétiens ont dû partager, en 640, avec la prise de Jérusalem par les Arabes, les mêmes périls, les mêmes angoisses, les mêmes interdits.
- 18 Tout change avec les croisades. La prise de Jérusalem par les croisés en 1099 va faire de la ville, jusqu'à sa chute en 1187, un pôle important de la chrétienté. Les routes de la Terre Sainte sont ouvertes... Plus ou moins facilement. Surtout depuis la reprise de la ville en 1187 par Saladin.
- 19 Même pour les Juifs ! Tel ce Benjamin de Tudèle, dont les *Voyages*, au milieu du XII^e siècle, constituent un extraordinaire témoignage, sur le pays et sur les gens. Un autre voyageur, juif lui aussi, qui vit vers la fin XIII^e siècle, en Provence, Estori ha-Parhi, forcé de quitter son pays, après l'expulsion des Juifs de France par Philippe le Bel en 1306, tente de s'installer à Jérusalem. Il y renonce : la communauté juive ne reconnaît guère l'autorité de son guide spirituel, le savant Maimonide (1135-1204) ! Il a consigné son expérience et son savoir dans le curieux *Bouton et fleur*, mélange d'érudition talmudique et de guide de voyage.
- 20 Les chrétiens aussi font leur pèlerinage à Jérusalem. Celui-ci devient même une espèce de thème poétique qui va inspirer, au cours des siècles, les poètes. Depuis *Le pèlerinage de Charlemagne* qui sert de modèle. Même le retour de Jérusalem aux Arabes ne décourage pas les pèlerins, ni les chroniqueurs. En 1333 Otto Von Neuhaus, un moine

défroqué, entre dans la ville. Son récit la montre occupée par « des Sarrasins morts quant à la foi et à la vertu ». Jacopo de Vérone, un contemporain, est plus pittoresque et plus observateur. D'autres suivront, trop nombreux pour être tous cités ici : l'Anglais Mathieu Paris, vers 1244, l'Italien Marino Sanudo, vers 1300, le Français Ogier d'Anglure, en 1395. Mais le récit le plus lu et le plus répandu sera celui de l'Anglais John de Maundeville, imprimé dès 1499 et sans cesse réédité.

- 21 C'est le moment où fleurissent, au ^{xv}^e siècle, les Jérusalems imaginaires des peintres, les Flamands surtout, Van Eyck (1386-1440) et Bosch (1450-1516). C'est le temps aussi des voyages en groupe. Deux voyages organisés en 1483, l'un pour cent cinquante personnalités allemandes, sous la conduite de Bernhard Von Breydenbach de Mayence, l'autre guidé par le Suisse Félix Fabri. À Venise, les deux groupes trouvent des Alsaciens et tous ensemble prennent la mer, le 1^{er} juin. Ils atteignent Jérusalem, après quelques escales touristiques, le 8 juillet. La *Relation* qu'en fit Breydenbach fut illustrée par le dessinateur Reeuwich, un artiste hollandais, et connut un succès extraordinaire. La fin du siècle voit se multiplier des voyages que rendent moins pénibles les progrès de la navigation. Peu à peu le pèlerinage va faire face à la quête intellectuelle qu'autorisent le monde de la Renaissance et sa soif de connaissances.
- 22 Deux noms d'explorateurs se détachent, celui du Français Pierre Belon, né au Mans en 1517, et de l'Allemand Leonhart Rauwolf, né à Augsbourg, vers 1540. Le premier, un médecin, entreprend un périple scientifique en Méditerranée. Il est à Jérusalem en 1547. Le second, médecin lui aussi, parcourt la Judée en 1575. Tous deux décrivent avec une minutie profane un pays qui semble encore assez verdoyant et bien cultivé.
- 23 Au siècle suivant, Jérusalem n'est plus le lieu mystérieux et quasi inaccessible qu'il a longtemps été. Les voyages y sont fréquents, favorisés par la bonne entente franco-turque. Car en 1516 les Ottomans occupent Jérusalem et en 1538 Soliman Le Magnifique construit les remparts actuels. Il faudra attendre 1917 pour voir la Grande-Bretagne remplacer la Turquie.
- 24 Ces voyages font naître une forme d'idéalisation dont le récit d'Eugène Roger, qui y séjourne entre 1629 et 1634, est en quelque sorte le modèle et qui culminera, en 1691, avec l'*Athalie* de Racine. D'autres suivront cette même voie, Antoine Gonsales, un Espagnol, dont le séjour se déroule entre 1665 et 1668, ou Olfert Dappert, dont le livre parut en 1677 mais qu'on soupçonne de n'avoir jamais mis les pieds en Terre Sainte... Il aurait copié le frère Roger ! Pourtant sa description des quatre mille Juifs qui vivent à Jérusalem ne manque pas de vie.

Peintres et écrivains

- 25 Le siècle des Lumières va ajouter au goût du pittoresque et à la tendance à l'idéalisation le souci de la méditation. Il faudra attendre quelques dizaines d'années pour qu'elle se fasse, avec Volney, poétique. Elle sera d'abord politique sur la fragilité du destin des peuples et les aléas de l'Histoire. Un Suédois, Michel Eneman, s'apitoie sur le sort des Juifs de Jérusalem, qu'il visite en 1711, un Anglais, Richard Pococke, raconte avec minutie toutes les cérémonies religieuses qu'il a vues, en 1737-1738. Mais c'est le *Voyage en Égypte et en Syrie* de Constantin-François de Chassebœuf, qui prit le pseudonyme de Volney, qui mérite le plus d'attention. Publié après son retour, en 1787, il reflète la volonté de son auteur – qu'on retrouvera dans toute son œuvre – de connaître le présent à la lueur du passé. Cette méditation sur la destinée humaine trouvera bientôt

en Chateaubriand et en Lamartine un écho sonore. Mais déjà le romantisme est là, comme chez le poète Friedrich Gottlieb Klopstock (1724-1803) qui, dans *La Messiade*, chantera l'épopée du christianisme et la grandeur de Jérusalem.

- 26 Désormais la cité s'ouvre aux voyageurs, aux écrivains, mais surtout aux peintres, épris d'orientalisme. Certains même consacreront l'essentiel de leur œuvre à Jérusalem, l'Écossais David Roberts (1796-1864) et l'Anglais William Henry Bartlett (1809-1854). Le premier, décorateur de théâtre, rapporta, en 1839, quatre volumes de dessins, 246 planches accompagnées d'un texte descriptif. Le second, un graveur, a reproduit des scènes de la vie quotidienne plus que des paysages. Il a séjourné deux fois, en 1842 et en 1853, dans la cité à laquelle il consacre deux volumes de textes et d'images.
- 27 Les écrivains ne manqueront pas l'occasion de rivaliser avec les peintres. Les plus grands d'entre eux, Chateaubriand, Lamartine, Flaubert, Loti, feront le voyage en Terre sainte. Le premier part en Orient en 1806. Il raconte son passage à Jérusalem dans un *Journal de Jérusalem* (qui ne sera publié qu'en 1950), puis dans *L'itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Lamartine s'embarque en 1832 pour l'Orient. Il arrive à Jérusalem en septembre et commence à rédiger *Le Désert de l'immatérialité de Dieu* (publié en 1865) mais il doit rentrer à Beyrouth à cause de la maladie de sa fille : elle mourra le 7 décembre. C'est avec Maxime Du Camp que Flaubert part en Orient en 1849. Il consacre quelques pages assez sèches à Jérusalem dans son *Voyage en Orient*. Pierre Loti séjourne à Jérusalem du 29 mars 1894 au 6 avril. On trouvera ses impressions – assez négatives, il faut bien l'avouer – dans sa *Jérusalem*, parue en 1895.
- 28 Jérusalem, si souvent conquise, si souvent perdue, si souvent visitée et décrite, si souvent rêvée ou espérée, Jérusalem pourtant, n'a guère engendré de fictions. Il faudra attendre le dernier tiers du XIX^e siècle pour que la romancière George Eliot publie avec *Daniel Deronda* (1874-1876) le roman d'un jeune Anglais, apprenant qu'il est Juif et désireux, avec la femme qu'il aime, de s'installer en Terre sainte, dans un État juif restauré. Nul doute que le livre n'ait éveillé nombre de vocations sionistes. Quelques années plus tard, à l'aube du XX^e siècle, la *Jérusalem* de Selma Lagerlöf est un ensemble d'histoires où la Ville sainte ne joue que le rôle d'un révélateur chez un groupe de paysans naïfs qui décident de s'y installer.
- 29 D'autres, le plus souvent des Juifs, vont se plonger dans l'histoire et la géographie d'un pays où parfois ils se sont installés, préparant, par un retour à l'Histoire, les chemins du sionisme. Joseph Schwarz et ses *Récoltes de la terre* (1850), Salomon Munk et sa *Palestine. Description géographique, historique et archéologique* (1850), Moses Montefiore et ses *Impressions de voyage*. Le premier fut un rabbin allemand, le deuxième un savant français, le troisième un grand seigneur anglais. Tous trois ouvrirent des voies différentes. Mais c'est une autre histoire...
- 30 Mais si désormais le Temple n'était plus, le rêve subsista durant des siècles qui, plus que les lamentations, devait permettre, non pas de refaire le passé – ce que l'Histoire n'autorise jamais – mais de croire en un nouvel avenir, dans une Jérusalem redevenue la cité de la paix. Je crains aujourd'hui qu'il n'en soit rien et que l'extrémisme religieux ne fasse pas bon ménage avec une vision apaisée du passé qui seule permettrait de croire en un avenir, devenu de plus en plus incertain.
- 31 Jérusalem, coupée en deux en 1948, réunifiée en 1967, est bien restée le cœur du monde mais un cœur sanglant que la folie des hommes a jeté en pâture aux barbares d'un nouveau fanatisme, étranger au monde antique et qu'on voit avec effroi s'emparer des

âmes et des cités. Sur les ruines des totalitarismes, une nouvelle bête immonde a vu le jour. Pour qui notre civilisation judéo-chrétienne dont les racines se trouvent dans le monde gréco-romain doit disparaître. Nouveau combat qu'il nous faut désormais mener, avec l'aide de l'éducation civique et de l'école, et dont je crains que les instances éducatives de ce pays ne collaborent avec une aveugle complaisance à sa défaite annoncée.

AUTEUR

CLAUDE AZIZA

Université de la Sorbonne Nouvelle
Paris III
claude.aziza@laposte.net